

4. Merleau-Ponty et la place du corps

Nous avons maintenant étudié 2500 ans de l'histoire de la philosophie. C'est à la fois très court et très long, très court par rapport à toute l'histoire de l'humanité ou de la terre, et très long par rapport à l'histoire des autres disciplines beaucoup plus jeunes. Nous avons vu qu'il y a eu, au cours de l'histoire de la pensée, des périodes de grands bouleversements et des périodes plus « calmes ». Chaque époque maintient un certain nombre de traditions, d'acquiesce et découvre ou perturbe en partie la vision antérieure de l'homme. Au XX^{ème} siècle, notamment grâce à Nietzsche et Freud, l'être humain se définit de plus en plus par ses désirs, par sa sexualité et ses pulsions. Pendant plus de 2000 ans, les théologiens et la plupart des philosophes ont discrédité les désirs, ils étaient vus comme l'origine du mal. Toute cette tradition qui rejetait les désirs, rejetait en fait le corps. Le corps humain a souvent été perçu comme ce qu'il y a de moins noble en l'homme, comme l'élément basement matériel qui le rend faible.

Le corps n'est plus le lieu du péché

Lorsque nous avons étudié Platon, nous avons vu qu'il privilégiait l'esprit par rapport au corps, le corps étant le lieu de l'erreur et des passions. Ce point de vue négatif sur le corps sera repris plus tard par les théologiens qui mettront au point la doctrine officielle de l'Eglise. En effet, pendant toute la période où le christianisme exerce son influence, l'image que l'on se fait du corps est catastrophique. Il est le lieu du péché, il faut apprendre à **s'en détacher, à renoncer à lui**. Les croyants les plus fervents iront même jusqu'à s'infliger des punitions corporelles pour tenter de se purifier. Ce dédain pour le corps s'accompagne évidemment d'une méprise pour ce qui attise le désir charnel : le corps de la femme. Non seulement le corps humain en général était considéré comme mauvais et sale, mais le corps de la femme était en plus vu comme ayant des pouvoirs presque démoniaques. Il faudra attendre le XX^{ème} siècle pour assister à une réhabilitation du corps humain et du **corps féminin**. Au regard des milliers d'années de mépris pour le corps, cette libération est extrêmement récente. Elle engendra énormément de conséquences et changea la société occidentale en profondeur. Cette valorisation du corps va se développer tout au long du XX^{ème} siècle et en particulier après la seconde guerre mondiale. Le corps humain ne sera plus vu comme le lieu du péché, mais bien comme le lieu du plaisir, il ne sera plus un fardeau qui nous conduit vers le malheur, mais la partie essentielle de l'homme dont il faut prendre soin.

Cette réhabilitation du corps est issue du **rejet de l'ancienne division : âme-corps**. Souvenez-vous du vieux dualisme platonicien : d'un côté l'âme, l'intelligible, la pensée et de l'autre le monde sensible, l'imperfection et le corps. Ce dualisme, repris par les chrétiens, marquera les esprits pendant plus de 2000 ans. Descartes insistait lui aussi sur la grandeur de l'âme par rapport à la machine qu'est le corps périssable et ses 5 sens trompeurs. C'est seulement au XX^{ème} siècle que la philosophie va repenser ce dualisme pour finalement le considérer comme dépassé. Plusieurs philosophes vont ainsi montrer qu'il est impossible de dissocier l'esprit et le corps, l'être humain étant les deux en même temps sans savoir opérer de distinction. C'est en ramenant la pensée sur « terre », dans la chair, que les philosophes vont redorer le blason du corps. Nous allons étudier l'un de ces philosophes, Maurice Merleau-Ponty.



Maurice Merleau-Ponty

Merleau-Ponty est un philosophe français qui vécut de 1908 à 1961, il se situe dans la lignée de Husserl et de la phénoménologie. Il fit ses études en même temps que Jean-Paul Sartre et fut l'un de ses amis. D'abord professeur à Chartres, puis répétiteur à l'École normale supérieure, il obtient un doctorat de lettres en 1945 avec deux livres très importants : *La structure du comportement* et la *Phénoménologie de la perception*. Il devient ensuite professeur de philosophie à l'université de Lyon, puis professeur de psychologie de l'enfant et de pédagogie à l'université de La Sorbonne. Il meurt d'un arrêt cardiaque le soir du 3 mai 1961, à l'âge de 53 ans.

Le corps propre

En prenant comme point de départ l'étude de la perception, Merleau-Ponty est amené à reconnaître que notre corps n'est pas seulement une chose, un objet potentiel d'étude pour la science, mais qu'il est aussi une condition permanente de l'expérience, qu'il est constituant de l'ouverture perceptive au monde et à son investissement. Il souligne alors qu'il y a une inhérence de la conscience et du corps dont l'analyse de la perception doit tenir compte. Pendant trop longtemps, les philosophes ont voulu faire de l'homme une conscience désincarnée, Merleau-Ponty remet l'homme à sa place, c'est-à-dire dans son corps et ses perceptions. Il amorce alors une étude de l'incarnation de l'individu dans le monde. Mon corps est à la fois un **sujet et un objet**. Les autres me voient comme un objet, je suis présent dans le monde comme d'autres objets. Mais, moi-même je vis, je ressens ce corps qui n'est pas un objet. C'est ce corps comme centre existentiel, comme vécu subjectif, comme **lien avec le monde** que Merleau-Ponty appelle le corps propre par opposition au corps objet comme réalité biologique.

Le savant qui se consacre à une étude sur le corps et à ses différentes fonctions se retrouve devant cette position paradoxale d'avoir à porter son attention sur un objet qui n'en est pas vraiment un; ou s'il l'est, c'est un objet créé par pure abstraction et non pas ce corps " vécu " à tout instant par le sujet corporel comme quelque chose qui lui est très **intime**. Ici, Merleau-Ponty ne réfute pas la science médicale en tant que telle, il cherche simplement à valoriser ce qui a été oublié et qui est pourtant fondamental : le vécu subjectif, les sensations que me procure mon corps propre.



Le sujet n'est jamais une âme pure, une substance séparée. Toute existence est incarnée. Le corps n'est pas une simple substance étendue mais un ensemble de significations vécues. Le corps est animé, l'esprit est incarné, l'esprit et le corps ne se séparent pas. Situé à la lisière du monde et de la pure subjectivité du moi, ce corps est **présence et ouverture au monde**, à la fois dehors et dedans, il est le moyen de communication avec le monde, qui est lui-même l'horizon latent de l'expérience. Pour Merleau-Ponty, le corps est d'abord le propre d'une expérience subjective, sensitive et psychologique, avant d'être l'objet d'une étude scientifique rigoureuse (biologique ou psychophysique). La réalité du corps propre nous est révélée bien avant que la biologie nous apprenne de quoi il est constitué " biochimiquement " et c'est à cette réalité éprouvée vécue que réfère Merleau-Ponty lorsqu'il utilise le terme de " corps ".

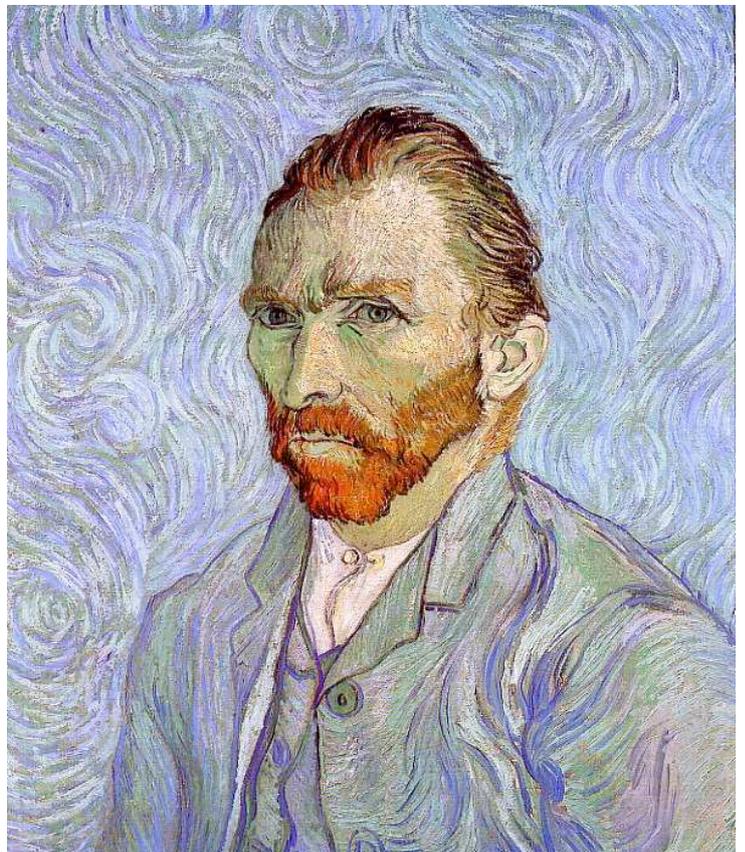
Nous sommes à la fois **proches et distants** de notre propre corps. Nous éprouvons tout le temps ce corps, impossible de nous en détacher, nous le percevons tout le temps (ex : je vois mes mains , mes épaules en permanence). Mais, en même temps, des parties de mon corps restent inaccessibles directement à mon regard (ex : dos, arrière de la tête). Je suis donc extrêmement proche de moi-même et en même temps extrêmement distant (tout les autres peuvent voir mon dos et pas moi).

Mon corps n'est pas un objet au sens usuel car il n'est pas là, étalé, si bien qu'il ne saurait disparaître de mon champ visuel. La vision que j'ai de mon corps est toujours la même ; il est toujours là et toujours sous le même aspect : je ne me réveillerai pas un matin avec mon dos à la place de ma main droite... Il est avec moi ; il est ce par quoi et sur la base de quoi s'opère la vision. Pour que je voie quelque chose, il est nécessaire, en effet, qu'il y ait cette permanence de mon corps, car elle m'impose un angle de vue à partir duquel se déploiera ma vision. Cet angle est une situation de fait et mon corps est précisément cette possibilité des situations de fait. De sorte qu'il est très difficile de parler de la vision de son corps, de le voir comme je verrais un objet, car il se dérobe à l'observation et résiste à toute perspective que je pourrais en avoir : « j'observe les objets extérieurs avec mon corps, je les manie, je les inspecte, j'en fais le tour, mais quant à mon corps je ne l'observe pas lui-même : il faudrait, pour pouvoir le faire, disposer d'un second corps qui lui-même ne serait pas observable ».

La participation

En fait, il est même impossible de déterminer où s'arrête mon corps et où commence le monde. Faites une petite expérience. Touchez le table devant vous et essayez de séparer la sensation que vous procure la table de la sensation que vous procure votre doigt. Les deux sensations ne sont pas séparables. Je touche et **je me sens touchant**, je perçois le monde et en même temps je ressens mon corps. Merleau-Ponty veut mettre en lumière notre participation avec le monde. Les hommes ne sont pas distincts du monde, ils y adhèrent même au point de se confondre avec lui. La perception intègre l'homme dans le monde, le fait participer à la vie des choses. Normalement, nous ressentons tous un sentiment **d'appartenance au monde** qui à quelque chose de **primitif**, de naïf.

Ce phénomène de participation ne se comprend pas par la raison, il se vit. Le langage est impuissant quand il s'agit d'exprimer cette participation. C'est l'œuvre d'art qui peut nous permettre de mettre en évidence cette connivence entre l'homme et le monde. **L'art** est un moyen d'exprimer le sentiment d'appartenance. Par exemple dans le célèbre autoportrait de Van Gogh (fond bleu), on peut voir comme le fond du tableau ressemble au vêtement du personnage, on a l'impression que le personnage va se fondre dans la tapisserie qui semble faite de la même « étoffe », de la même matière. Selon Merleau-Ponty, le peintre ne désire pas reproduire le réel avec exactitude, mais bien une émotion profondément humaine, un sentiment commun que nous ressentons tous parce qu'il est dû à notre corps percevant le monde. L'artiste, et plus particulièrement le peintre, répond à une sorte d'appel originaire et silencieux. Il essaye d'exprimer ce que le langage ne peut dire, il essaye de montrer ce qu'il y a de commun à tous les hommes : vivre avec ce corps dans ce monde.



Vincent Van Gogh, *Autoportrait*, 1889.

